



## Médiévales

Langues, Textes, Histoire

53 | automne 2007  
La nature en partage

---

Le savoir et le gouvernement. À propos du livre de Samantha Kelly, *The New Solomon. Robert of Naples (1309-1343) and Fourteenth-Century Kingship*, Brill, Leiden-Boston, 2003 (The Medieval Mediterranean, vol. 48)

Étienne Anheim

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/4152>  
ISSN : 1777-5892

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2007  
Pagination : 165-174  
ISBN : 978-2-84292-211-5  
ISSN : 0751-2708

### Référence électronique

Étienne Anheim, « Le savoir et le gouvernement. À propos du livre de Samantha Kelly, *The New Solomon. Robert of Naples (1309-1343) and Fourteenth-Century Kingship*, Brill, Leiden-Boston, 2003 (The Medieval Mediterranean, vol. 48) », *Médiévales* [En ligne], 53 | automne 2007, mis en ligne le 17 décembre 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/4152>

---

Tous droits réservés

Étienne ANHEIM

## LE SAVOIR ET LE GOUVERNEMENT

À propos du livre de Samantha Kelly, *The New Solomon. Robert of Naples (1309-1343) and Fourteenth-Century Kingship*, Brill, Leiden-Boston, 2003 (The Medieval Mediterranean, vol. 48).

Une partie de l'historiographie des vingt dernières années a été marquée par un « retour de l'histoire politique », dont cependant la méthode et les fruits n'apparaissent pas toujours clairement dans l'actualité des études médiévales, sinon sous la forme d'une alternative entre l'analyse de « représentations » souvent directement issues des « mentalités » en vogue dans les années 1970, et la réhabilitation très traditionnelle de l'histoire événementielle et institutionnelle. Cela ne signifie pas qu'il faille renoncer à l'histoire politique, au contraire : certaines transformations s'opèrent parfois avec plus de discrétion comme en témoigne le livre de Samantha Kelly, qui mérite un examen attentif, non seulement pour son objet propre mais plus largement, pour les directions de recherche qu'il inspire.

L'auteur, qui est *associate professor* à *Rutgers University*, dans le New Jersey, fait partie de ces chercheurs américains dont la pratique s'est nourrie d'une fréquentation approfondie des archives, des manuscrits et de l'historiographie de l'Europe, ce qui place son travail au point de rencontre entre les approches du pouvoir médiéval de part et d'autre de l'Atlantique, tirant bénéfice de l'une et de l'autre. Les trois cents et quelque pages de ce livre, écrites dans une langue dense et soutenue, ne sont toutefois pas de celles qui revendiquent haut et fort l'innovation historiographique. L'introduction, précise et modeste, rappelle certes les choix interdisciplinaires de l'analyse et l'ampleur de la documentation utilisée mais a surtout pour fonction de cerner un objet historique, qui est moins simple qu'il n'y paraît. Contrairement à ce qu'une impression hâtive pourrait laisser penser, il ne s'agit pas d'une biographie déguisée de Robert de Naples, ni d'une histoire politique et institutionnelle du royaume angevin sous son règne. Entre ces deux traditions

solidement ancrées historiographiquement<sup>1</sup>, Samantha Kelly se propose de tracer une autre voie, qui rappelle le chemin emprunté par un autre américain, John Baldwin, auteur en 1986 d'un ouvrage appelé *The government of Philip Augustus : foundations of French royal power in the Middle Ages* (California University Press), traduit en français en 1994 d'une manière révélatrice dans la collection des biographies des éditions Fayard sous le titre *Philippe Auguste*, le titre complet ne figurant qu'à l'intérieur de l'ouvrage.

D'un livre à l'autre, l'objet ne paraît guère différent même si les moments historiques et surtout les sources le sont. Il ne s'agit ni d'histoire institutionnelle, ni de biographie ; l'idée est de saisir l'exercice de la souveraineté à travers l'étude d'un souverain, de son royaume et de son entourage. Le véritable objet du travail de Samantha Kelly, qui fait tout l'intérêt de ce livre, n'est pas le royaume de Naples, ni Robert, ni les théories politiques de son entourage, pas plus que les pratiques de son administration : c'est le « gouvernement » de Robert. Dans le sens original et ancien de ce mot, c'est donc l'ensemble des techniques, des pratiques, des représentations qui mettent en acte la souveraineté d'un prince, ce que l'anglais désigne sous le nom de *governance*, terme qui a produit en français le néologisme discutable de « gouvernance », mais que le mot de « gouvernement » traduit très bien, à condition de se rappeler qu'il ne désigne pas seulement l'organe exécutif de nos institutions politiques contemporaines.

### *Construire une méthode*

Si l'introduction (numérotée comme chapitre 1) évite les déclarations tonitruantes, c'est que la charge de la démonstration repose en grande partie, du point de vue méthodologique, sur la construction du plan en quatre chapitres (chapitres 2 à 5), le sixième proposant une réflexion synthétique et transversale et le septième et dernier chapitre servant de conclusion générale au livre, ouvrant vers une dimension comparatiste avec la France, l'Angleterre ou l'Empire. Ces quatre volets centraux sont organisés chacun autour d'une vertu individuelle et politique illustrée par Robert : *patronage*, *piety*, *justice*, et *prudence*. On pourrait trouver à ce choix une certaine élégance littéraire, pour s'en féliciter ou au contraire le déplorer. Cette attitude ambivalente des historiens face aux choix d'écriture – et surtout face au choix d'écrire, et non de rédiger – n'est toutefois pas satisfaisante. Le problème n'est pas celui du « bien écrire » dont on serait admiratif ou critique : l'écriture est le moyen dont dispose l'historien pour donner forme à sa démonstration et le plan proposé est une réussite en termes de poétique de l'écriture historique.

1. On rappellera les livres classiques de Welbore SAINT-CLAIR BADDELEY, *Robert the Wise and His Heirs*, Londres, 1897, de Romolo CAGGESE, *Roberto d'Angio e i suoi tempi*, 2 vol., Florence, 1922-1930, et d'Émile LÉONARD, *Les Angevins de Naples*, Paris, 1954, ainsi que l'étude plus récente d'Alessandro BARBERO, *Il mito angioino nella cultura italiana e provenzale fra Duecento e Trecento*, Turin, 1983.

En effet, il ne se limite pas à un artifice de présentation : en mettant au centre de l'analyse ces vertus qui participent à la construction d'une pratique du gouvernement chez Robert de Naples, Samantha Kelly met d'emblée l'accent sur l'articulation entre un destin personnel, celui de Robert, et des représentations sociales et culturelles du pouvoir, rejoignant la problématique de Jacques Le Goff dans son *Saint Louis*, publié en 1996. En prenant ces têtes de chapitres au sérieux, on s'aperçoit que l'auteur a voulu, à chaque moment, lier les discours et les pratiques, les représentations et les modalités d'action, sans jamais privilégier l'une ou l'autre – l'essentiel étant précisément de saisir la manière dont les unes étaient liées aux autres pour composer une figure de l'exercice du pouvoir.

Ainsi, chaque chapitre fait l'objet d'une interrogation particulière qui lie des champs disciplinaires traditionnellement divisés. Dans le chapitre 2, intitulé *Patronage*, l'auteur tente de cerner le rôle de Robert dans le développement d'une vie culturelle florissante à la cour de Naples. Elle présente les rapports du souverain avec différents groupes sociaux (théologiens, juristes, savants juifs, etc.) pouvant participer à la production culturelle, mais aussi le mécanisme de la commande, les institutions comme la bibliothèque, et rappelle que Robert lui-même fut l'auteur d'une importante collection de sermons<sup>2</sup>.

Mais le principal intérêt de cette présentation réside sans doute dans le parti-pris de l'étude sociale. Il s'agit de faire un effort pour réinscrire les plus célèbres personnages dans leur cadre social normal, comme Pétrarque ou Boccace, en évitant de leur donner de manière anticipée la place que la postérité, à cause du jugement sur leur œuvre, a fini par leur conférer. Inversement, S. Kelly met en évidence le rôle prépondérant d'intermédiaires moins célèbres pour leurs écrits, souvent théologiens appartenant aux ordres mendiants mais aussi parfois laïcs, qui ont non seulement enrichi la cour de leurs œuvres mais aussi contribué à son fonctionnement social, tel le célèbre logothète Barthélemy de Capoue, personnage central de la cour, à la fois dans sa politique et dans la culture, ou encore François de Meyronnes, qui est sans doute l'un des personnages les mieux mis en valeur par ce travail, en particulier pour ses sermons inédits exploités plus loin dans le livre, ainsi que Jean Regina, Dionigi di Borgo San Sepolcro ou Agostino Trionfo. À travers l'évocation de ces personnages se dévoile peu à peu le cœur du cha-

2. Voir Darleen PRYDS, *The King Embodies the Word. Robert d'Anjou and the Politics of Preaching*, Leiden, 2000, ainsi que les importants travaux de Jean-Paul BOYER sur la prédication de Robert, « *Ecce rex tuus : Le roi et le royaume dans les sermons de Robert de Naples* », *Revue Mabillon*, n.s. 6, 1995, p. 101-136, ou « *Une théologie du droit. Les sermons juridiques du roi Robert de Naples et de Barthélemy de Capoue* », dans *Saint-Denis et la royauté. Études offertes à Bernard Guenée*, dir. F. AUTRAND *et al.*, Paris, 1999, p. 647-659, mais aussi de Barthélemy de CAPOUE, comme « *Parler du roi et pour le roi : deux "sermons" de Barthélemy de Capoue, logothète du royaume de Sicile* », *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, 79, 2, 1995, p. 193-248, en attendant la publication de son mémoire d'habilitation consacré à Jean Regina (Université d'Aix-en-Provence, 1997).

pitre : il s'agit de penser le patronage non pas comme un agrégat de relations individuelles entre le souverain et des artistes ou des lettrés, mais comme un système lié à un milieu social qu'il faut lui-même analyser en réfléchissant à la structure de la cour, à sa stabilité et à sa perméabilité plus ou moins grande vis-à-vis de l'extérieur. Au total, l'auteur démontre de manière convaincante que ce mécénat est directement lié à une institutionnalisation de la cour et qu'il est nécessaire de croiser l'histoire culturelle et l'histoire politique, la sociologie de la cour et l'étude des représentations pour donner cohérence à ce mouvement.

Le chapitre 3, consacré à la piété (*Piety*), opère le même déplacement avec l'histoire religieuse. Là où on attendrait une simple description de la spiritualité et des rapports avec l'Église, l'auteur propose une réflexion croisée où la matière religieuse est confrontée à l'histoire politique mais aussi intellectuelle des années 1310-1340. Tout en rappelant la protection accordée aux Spirituels par la reine Sancia, elle décrit la force des liens entre les Angevins et la papauté, et l'intrication des enjeux théologiques et politiques de cette époque. L'analyse du rôle des mendiants, de l'usage des sépultures et des canonisations ainsi que du culte des saints, conduit à la notion de *monarchical religion*, qui est selon l'auteur l'un des principaux facteurs d'unité d'un royaume éclaté entre Provence et Italie méridionale. Des positions guelfes relativement traditionnelles, ainsi que le recours classique à l'héritage capétien avec le thème de la *beata stirps* renvoyant à saint Louis, produisent finalement une nouvelle pratique du pouvoir.

On retrouve la même démarche dans les deux chapitres suivants. Le chapitre 4, intitulé *Justice*, pose la question de l'équilibre des pouvoirs au sein du royaume, en confrontant la théorie politique du cercle de Robert aux réalités administratives et juridiques du royaume de Sicile. Il souligne la résistance des structures angevines au mouvement de féodalisation qui se développe surtout après la mort du roi, l'importance des liens entre l'administration royale et les grandes familles, comme les Sanseverino, les Sabran, les Caracciolo ou les Brancaccio, et la tentation dirigiste dans le développement de l'économie urbaine. Elle montre surtout de quelle manière Robert a voulu mettre en rapport l'image qu'il se construisait de « roi de justice » et l'administration du royaume, axée sur l'arbitrage et la maîtrise des rapports de force, tout en reconnaissant ses limites évidentes, qui apparaissent clairement dans les critiques de certains chroniqueurs. Il n'est que plus intéressant pour l'historienne de souligner, précisément, qu'une politique de représentation et une pratique administrative ne peuvent coïncider que jusqu'à un certain point et que, si elles peuvent s'alimenter l'une l'autre, ce n'est jamais sans difficultés. Enfin, le chapitre 5 choisit la *Prudence* comme enseigne d'une réflexion sur le royaume angevin dans la géopolitique italienne du XIV<sup>e</sup> siècle, rapprochant cette fois histoire diplomatique et histoire intellectuelle. Samantha Kelly est toujours attentive à mesurer la proximité mais aussi les écarts entre une pensée théologico-politique marquée par le guelfisme et le thomisme, et un pragmatisme dans les actions concrètes qui

démontre l'absence d'une véritable politique péninsulaire, le seul véritable objectif de Robert restant la reconquête de la Sicile.

En procédant de cette manière, l'auteur finit donc par traverser les champs de l'histoire culturelle, religieuse, administrative et diplomatique en modifiant la perception qu'on pouvait avoir de l'histoire angevine grâce à son choix de méthode. En choisissant de se placer dans le va-et-vient entre théorie et pratique, entre représentations et usages concrets, elle propose une histoire politique qui n'est nullement assignable à un lieu, parce qu'elle est partout à la fois, n'étant plus un objet mais un questionnement, c'est-à-dire une manière de prendre tous les champs les uns après les autres en introduisant dans le récit historique ce qui lui manque souvent, un point de vue.

### *Révisions historiographiques*

On pourra souligner la fécondité historiographique de cette méthode, qui conduit l'auteur à reprendre des dossiers bien connus en donnant un éclairage nouveau à l'aide de ce « regard politique ». Je prendrai trois exemples sur des dossiers très classiques, de manière à mettre en évidence le déplacement opéré.

Le premier concerne l'histoire diplomatique et événementielle de l'Italie : il s'agit de la volonté de placer la politique de Robert sur une ligne dont les pôles sont les camps guelfes et gibelins, dans une Italie considérée comme un unique champ de bataille. Dans un premier temps, Samantha Kelly montre que les positions théoriques de Robert et de son entourage sont d'un guelfisme très commun, renonçant ainsi à la chasse à l'originalité qui caractérise souvent l'histoire des idées politiques. Dans un second temps, elle montre qu'une lecture de la pratique politique en termes de guelfisme et de gibelinisme est le plus souvent inadéquate pour qualifier les positions angevines et qu'il est plus intéressant, au contraire, de comprendre en quoi la pratique de Robert s'écarte de ce modèle proclamé. Cette réflexion conduit à reconsidérer les lieux communs d'un grand dessein angevin, d'une politique « italienne » ou « méditerranéenne » de Robert, et à mettre l'accent sur la diversité des situations et des alliances du royaume méridional. À ce titre, l'étude comparée des rapports avec Florence, Gênes et Venise est très convaincante. Derrière la géostratégie un peu théorique souvent appliquée à la péninsule de la fin du Moyen Âge, on découvre une multiplicité de rapports bilatéraux qui constituent un espace politique complexe. Florence est l'alliée guelfe traditionnelle, avec laquelle les rapports sont très étroits, mais l'auteur rappelle qu'il n'est pas seulement question d'appartenance politique, mais aussi d'échanges économiques importants pour les deux parties. Gênes représente une situation intermédiaire où apparaît l'ambiguïté de la position angevine : s'il doit intervenir en faveur des guelfes de la ville, Robert se garde tout de même de prendre une part trop directe à la gestion de la cité, car en tant que « roi de paix », autre élément important de son idéologie personnelle, il ne veut pas provoquer un conflit qu'il ne pourrait pas contrôler.

Enfin Venise montre encore un autre type de rapport, celui qui voit deux puissances importantes, qui peuvent entrer ponctuellement en conflit, régler leurs rapports principalement à l'aune d'un réalisme politique, conduisant le plus souvent à une alliance reposant sur l'intérêt bien compris des deux parties. Ce que décrit Samantha Kelly dans cette Italie du *xiv<sup>e</sup>* siècle, à travers la figure de Robert et de son gouvernement du royaume, n'est plus l'Italie des communes et des seigneuries, des guelfes et des gibelins du Moyen Âge opposant le pape et l'empereur : ce sont les prémices de l'Italie moderne des *xv<sup>e</sup>* et *xvi<sup>e</sup>* siècles, et on verra quelle place tient cette idée qui se trouve à l'arrière-plan de l'ensemble de l'ouvrage.

Un second exemple de déplacement historiographique concerne l'interprétation de la politique angevine, entre les autorités ecclésiastiques, à commencer par la papauté, et les formes de dissidences, comme les Spirituels franciscains. Le royaume angevin passe pour avoir protégé les Spirituels, résistant en sous-main aux volontés pontificales. Samantha Kelly montre un tableau plus complexe, sur fond de tension entre des formes d'adhésion individuelle et une politique de l'institution royale. Elle montre ainsi avec une grande finesse que cette protection relève en large part du mythe, et qu'il faut distinguer des questions différentes. Il y a d'une part la sensibilité de Robert et de son cercle à certains thématiques franciscaines, qui est bien réelle ; et il y a d'autre part la protection accordée par la reine Sancia à certaines figures du mouvement dans les années 1320. Mais il ne s'agit pas pour l'auteur d'une politique, au contraire. La ligne « officielle » de Robert reste toujours de réaffirmer le primat de l'obéissance, et ce faisant, il est parfaitement en accord avec Jean XXII. L'action de Sancia témoigne surtout des marges de manœuvre dont elle disposait, qui ne permettent cependant pas de faire de la cour de Naples un abri pour ceux qui fuient les persécutions pontificales.

Enfin, un dernier exemple de l'intérêt de ce point de vue politique adopté par l'auteur est la relecture des choix culturels de la cour napolitaine. L'auteur se retrouve confrontée à la question classique de l'historiographie culturelle du *xiv<sup>e</sup>* siècle à propos des rapports entre scolastique et humanisme. L'insertion d'une perspective politique, « de propagande », conduit Samantha Kelly à transformer ce problème en cessant d'y chercher une clé de lecture uniquement culturelle, comme si scolastique et humanisme étaient deux « mouvements » qui s'étaient opposés l'un à l'autre, sur le modèle des conflits culturels d'école de l'époque moderne et contemporaine.

En posant la question en termes d'usage des savoirs par la cour et le souverain, l'historienne montre que la position de mécène de Robert ne connaît pas l'alternative entre scolastique et humanisme qui a trop souvent servi de grille de lecture à son action. Le domaine « scolastique », à travers les théories théologico-politiques ou la prédication, est mobilisé au service de la construction du gouvernement royal aussi bien que le monde de l'humanisme commençant, avec les figures de Pétrarque et de Boccace, ou encore que la génération des peintres tels que Giotto et Simone Martini.

Toutes ces manifestations culturelles sont intégrées les unes aux autres dans le cadre de la cour, la seule perspective étant l'appropriation par le souverain de modes d'expression à portée politique. En ce sens, elle souligne que l'évolution de la scolastique à l'humanisme ne peut donc pas être pensée, malgré la tradition de polémique anti-scolastique, sur le mode d'une rupture nette, mais qu'elle se produit par un glissement continu, dans le cadre de la cour, et grâce à des personnages intermédiaires comme Robert. La nouveauté de la cour de Robert ne réside donc pas dans une inflexion vers l'humanisme et la renaissance, mais dans une prise en compte large des phénomènes culturels et de leur signification politique, ce qui est une thèse majeure pour reprendre la question du rapport entre la cour et les formes de culture savante à la fin du Moyen Âge. Une fois encore, les perspectives tracées par Samantha Kelly ouvrent sur le xv<sup>e</sup> siècle et tendent à indiquer une « modernité » robertienne, dont la politique culturelle serait l'une des facettes les plus visibles.

Le choix de confronter les pratiques et les représentations remet donc en cause les concepts historiographiques traditionnels, mais sans pour autant refuser de s'engager. La prudence méthodologique de l'auteur et son attention à ne pas verser dans le jugement de valeur, si courant quand il s'agit d'un héros historiographique, ne l'empêche pas de proposer une lecture personnelle de l'épisode robertien, dont l'aspect le plus notable est précisément la proposition d'une nouvelle périodisation, faisant débiter la modernité italienne dans cette première partie du xiv<sup>e</sup> siècle. D'autre part, l'apport est très grand dans la critique implicite des tiroirs de l'historiographie. Choisir le politique comme angle de vue, ce n'est pas pour Samantha Kelly faire l'histoire d'une instrumentalisation de la culture ou de la religion, ce qui serait poser a priori des divisions peu convaincantes pour comprendre la société médiévale. C'est au contraire montrer que la question politique, au sens radical de ce qui organise le pouvoir au sein d'une société donnée, est partout dans le monde médiéval et non pas nulle part. En ce sens, il est clair qu'il ne saurait y avoir une politique, une religion et des interactions instrumentales où l'une se sert de l'autre et vice versa : il y a une combinaison permanente entre la monarchie angevine et l'institution ecclésiastique ou le monde des savoirs. L'analyse de la « religion monarchique » le montre bien : la réalité de l'engagement spirituel de Robert et le rôle fondamental des représentations religieuses dans sa pratique du pouvoir sont un seul et même phénomène dans lequel il n'est nul besoin de faire intervenir un calcul d'intérêt rationnel.

#### *Un objet de recherche, le gouvernement*

Ce livre n'est donc pas seulement une contribution supplémentaire au renouvellement actuel des études angevines<sup>3</sup>, il tente aussi de construire une

3. Pour un panorama très complet d'une historiographie en évolution rapide depuis une quinzaine d'années, on peut se reporter à la série de colloques publiés par l'École française de Rome : *L'État angevin. Pouvoir, culture et société entre XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Rome, 1998 ; *La*



réflexion, qui dépasse son terrain empirique, sur la question du gouvernement médiéval qui est au centre de l'essai de synthèse proposé par le chapitre 6, organisé autour de la notion de sagesse (*Wisdom*). Selon l'historienne, c'est à cette notion de sagesse que viennent se nouer tous les fils qu'elle a parcouru précédemment : la visée de Robert est de devenir l'incarnation même du roi sage. Mais l'auteur ne veut pas répéter un lieu commun sans histoire sur l'éternité du souverain sage dont Salomon serait le modèle absolu. La référence à Salomon et l'inscription dans une tradition pluri-séculaire n'est pas un aboutissement, c'est le point de départ d'une réflexion sur ce que signifie gouverner au XIV<sup>e</sup> siècle, ce que Samantha Kelly exprime en disant qu'il s'agit « d'un nouveau style de gouvernement sous un ancien nom », formule qui résume bien la thèse de son livre. Elle analyse ce nouveau style en donnant une place prépondérante aux questions d'image et d'expression du pouvoir qui construisent la figure du roi sage – ou savant, car la traduction française ne rend pas compte de l'ambiguïté de la *sapientia* qui est à la fois vertu et savoir. Il faut noter toutefois l'attention qu'elle met à étudier la réception de cette image et les réactions, restituant les formes d'appropriation ou de refus de l'image royale.

Si le centre en est la figure du *rex sapiens*, c'est d'abord parce que la cour angevine autour de Robert est un lieu de recomposition des rapports entre savoir et pouvoir. Le pouvoir royal est transformé par l'assimilation de nouvelles formes de savoirs, venus de la scolastique théologique et juridique, tandis qu'en retour, ces savoirs reçoivent une nouvelle place à la cour, signe d'une nouvelle valorisation de la culture. En ce sens, Robert de Naples devient sous la plume de Samantha Kelly, comme elle le montre très bien dans son septième chapitre conclusif, un modèle possible pour interpréter le pouvoir royal au XIV<sup>e</sup> siècle. En effet, la figure du roi sage se retrouve dans l'ensemble du monde occidental, de Charles V de France à Charles IV de Bohême en passant par Richard II d'Angleterre. L'auteur pointe ainsi le rôle d'initiateur de Robert et la diffusion dans l'ensemble de l'Occident d'un modèle politique qui plonge ses racines dans la confrontation entre monde de la scolastique et du pouvoir capétien et l'univers intellectuel et politique italien.

Dans ce modèle, l'image du roi n'est que la partie émergée de l'iceberg : l'exemple angevin montre que la mutation gouvernementale qui se développe avec le roi sage est aussi une transformation des savoirs techniques du gouvernement, provoquée par l'institutionnalisation croissante de la cour et l'assimilation accrue non seulement des théories juridiques et théologiques, mais

*noblesse dans les territoires angevins au Moyen Âge*, Rome, 2000, *Formation intellectuelle et culture du clergé dans les territoires angevins au Moyen Âge*, Rome, 2005, et *La justice temporelle dans les territoires angevins aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Théories et pratiques*, Rome, 2005 ; voir aussi *Le eredità normanno-sveve nell'età angioina. Persistenze e mutamenti nel Mezzogiorno*, *Atti delle XV giornate normanno-sveve, Bari, 22-25 ottobre 2002*, a cura di Giovè MUSCA, Bari, 2005.

aussi des outils de l'écrit pragmatique qui donnent une nouvelle puissance à l'administration, avec le renforcement du contrôle des officiers, des procédures fiscales et comptables et de l'arbitrage des conflits par le pouvoir. Ce sont tous ces éléments qui constituent à Naples le « nouveau style de gouvernement », qui donne naissance à un véritable savoir politique pratique, fait d'un mélange de concepts, de représentations et de pratiques concrètes.

Lorsque Samantha Kelly constate l'écart entre Robert et les notions politiques héritées du Moyen Âge central, elle montre la manière dont ce savoir politique nouveau a modifié les manières d'agir et ouvert un espace légitime au « pragmatisme » du gouvernement qu'elle a mis en évidence dans la politique italienne du souverain angevin. C'est en ce sens qu'on peut interpréter l'attention de l'auteur aux vertus, soulignées par les titres de chaque chapitre. Il ne s'agit pas de se raccrocher à des vertus qui seraient caractéristiques de tout le Moyen Âge, ni d'en faire à l'inverse une simple couverture idéologique d'une action toujours rationnelle et pragmatique de la part de souverains qui auraient baigné dans le calcul d'intérêt. Samantha Kelly montre que ces vertus ont une histoire, celle de leur mise en pratique, c'est-à-dire de leur usage comme valeurs au sein d'une société, devenant ainsi des principes d'action pouvant orienter les choix des individus à un moment donné. Elles ne sont pas un simple discours, non plus qu'un modèle contraignant : elles sont des propositions de conduite, pouvant être mobilisées au cours du temps par les acteurs pour donner un sens à leurs choix, dans un contexte historique donné. C'est donc à une sociologie historique des valeurs de l'action, et en particulier de l'action politique, que contribue l'historienne en étudiant le gouvernement de Robert.

Serait-on arrivé au même résultat avec une biographie, ou une étude d'histoire politique du royaume de Naples sous le règne de Robert ? Non, sans doute. Ce qui prédomine dans cette lecture est une étude sur l'exercice du pouvoir à un moment-clé de son histoire, celui de son entrée dans une modernité politique qui, si on suit l'auteur, est d'abord née de la pratique des hommes du XIV<sup>e</sup> siècle, avant de recevoir, peu à peu, sa formulation dans la philosophie politique jusqu'à l'œuvre de Machiavel, souvent cité dans le livre. La proposition de Samantha Kelly est donc de faire débiter la modernité politique italienne, et peut-être plus largement européenne, puisqu'elle montre que la figure du roi sage concerne tout l'Occident, dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, ce qui emporte l'adhésion et rappelle les propositions de Michel Senellart, qui voyait, sous l'angle de l'histoire des idées, le travail de Thomas d'Aquin et de Gilles de Rome comme un tournant décisif dans la pensée du politique, qui préparait la construction de la philosophie politique moderne<sup>4</sup>.

La richesse du livre se trouve dans cet écart entre deux pôles. D'une part, proposer une thèse empiriquement étayée et prête à être expérimentée

4. Michel SENELLART, *Les arts de gouverner. Du regimen médiéval au concept de gouvernement*, Paris, 1995.

sur d'autres modèles de cours et de souverains, celle d'une naissance de la modernité politique autour de la figure du roi sage, dont Robert serait l'un des modèles. D'autre part, contribuer à mettre en valeur un objet, le gouvernement, dont l'étude est propre à renouveler le champ de l'histoire politique. En liant histoire des représentations et des pratiques politiques, le travail de Samantha Kelly fait partie de ceux qui permettent non seulement de reprendre le chantier de la construction de la modernité politique, qui fait l'objet, autour de cette même notion de gouvernement, d'études récentes<sup>5</sup>, mais aussi de dialoguer de façon critique avec les philosophes et les historiens des idées<sup>6</sup>.

**Étienne ANHEIM**, Université de Versailles - Saint-Quentin-en-Yvelines, UFR des Sciences sociales et des humanités, Département d'histoire, 47 boulevard Vauban, F-78047 Guyancourt

5. Voir les réflexions de Jean-Philippe GENET, qui poursuivent le programme sur la genèse de l'État moderne, dans *La genèse de l'État moderne. Culture et société politique en Angleterre*, Paris, 2003, en particulier dans la première partie, ainsi que le livre d'Antoine FRANZINI, *La Corse du xv<sup>e</sup> siècle. Politique et société (1433-1483)*, Ajaccio, 2005, dont les deux premiers tiers sont organisés par la confrontation entre dominer et gouverner, et qui apporte à partir de l'exemple corse une contribution majeure au problème de la nature du politique dans les sociétés de la fin du Moyen Âge, ou encore, enfin, la thèse de Valérie THEIS, *Le gouvernement pontifical du Comtat Venaissin (v. 1270-v. 1350)*, Université de Lyon II, 2005, qui met en avant les techniques de l'administration et le rapport au territoire dans la constitution d'un « gouvernement ».

6. Voir en particulier le renouvellement de la question proposé par la publication des cours au Collège de France de Michel FOUCAULT, en particulier *Sécurité, territoire, population (1977-1978)*, Paris, 2004, justement édité par Michel Senellart, en attendant les cours de 1982 à 1984, consacrés au gouvernement de soi et des autres.